

SE FAIRE LA BELLE

« Après l'URSS, le pays basque, le Larzac, l'Albanie et Ibiza, finies les émotions fortes !
Idem pour les voyages dans le temps : le passé manque de confort et le futur est inquiétant ! »

J'en ai vu, en 30 ans de métier, mais celle-là méritait l'Oscar ! Petite sexagénaire ventrue, grasse, cheveux blancs, pilosité anarchique, mains aux doigts tords semées de fleurs de sépulcre, triple menton et dents ébréchées. « Je n'ai pas toujours été comme ça ! », précisa-t-elle avant de m'exposer ce qu'elle ne voulait pas.

« Le séjour dans le paléolithique supérieur m'a déçue, tout comme la remise en forme sur Pluton, le caisson d'isolation sensorielle au large de Lampedusa et l'immersion romanesque : Emma Bovary est une dinde, les 50 nuances de Grey m'ont épuisée et les squaws de Jim Fergus manquent de conversation. »

J'aime les défis tels que ceux que les pandémies lancèrent aux *tour operators*, les obligeant à adapter l'offre aux nouvelles contraintes. À l'inverse de mes concurrents, focalisés sur les *happy few* qui continuaient à explorer le monde, je fus la première à développer de nouveaux concepts et à les mettre à la portée de toutes les bourses. C'est ainsi qu'on peut s'offrir un trek sur la « Planète des singes », un réveillon « Nuit de la Saint Barthélémy » ou un séjour balnéothérapie dans l'Atlantide au même prix qu'une formule *all inclusive* à Punta Cana à l'ère pré-covid.

« Je voudrais franchir d'autres frontières, voyager dans la peau de quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Une bombe !

— Kamikaze ?

— Non ! Une femme très belle. »

Elle réfléchit et me pria de revenir le lendemain : « Je vous donnerai tous les détails.

— Surtout pas ! Je préfère la surprise. »

S'agissant d'un nouveau produit, je dus convaincre ma hiérarchie : « C'est contraire à l'éthique.

— Espérons que la concurrence aura vos scrupules ! »

Et je devins responsable du projet, grisée par les perspectives qu'il offrait.

Je noyai dans le champagne les soirées précédant mon départ, m'imaginant dans la peau de Cléopâtre, de la belle Otero, de Bardot ou de Monroe. Passés les effets du champagne, je songeais que Deneuve ou Adjani me raviraient autant, avant de sombrer dans un sommeil peuplé de cauchemars où je me retrouvais dans la peau d'Orlan ou de Conchita Wurst.

Quelle trouvaille, ce double concept de voyage dans la peau de l'autre et de « carte blanche au chef » tel que pratiqué par certains restaurants !

Je fus accueillie par des pétards et des *happy birthday* hurlés par de jeunes individus huilés et parfumés qui m'embrassèrent avec effusion : « Tu t'attendais pas à ça, hein ?

— Elle a l'air sonnée !

— Trop l'kif ! Chuis ému aux zarmes ! »

Une pintade perchée sur des talons de quinze centimètres gloussait en tapant des mains tandis qu'on apportait un gâteau orné de bougies. Elle se mit à crier : « Sœur-praille-ze ! »

D'après les premiers enregistrements, le débarquement sur site fut un succès.

Les vingt bougies du gâteau (vingt !) m'incitèrent à boire plus que de raison. Il faut croire que j'abusai du Ruinart 2010 car je croisai plus tard dans la chambre une grande brune qui avait sûrement jugé utile de me mettre au lit.

Pourquoi cette indifférence lorsqu'elle croisa son image dans le miroir de sa chambre ?

Je fus réveillée par des rires, de la musique et des éclats de voix : « Kristal, la *bookeuse* va arriver ! ». Mon mal de tête m'empêchait de bouger, mais un spectaculaire monsieur muscles torse nu, cheveux hérissés, bondit sur mon lit, hilare : « Ouah, la tête ! ». Son sosie, en short, arborant un bonnet de schtroumpf, m'appliqua une bise sur la joue : « Haille, bébé, bien dormi ? »

En tout cas, elle fut rapidement intégrée.

Une autre pintade me tira de mon lit pour m'entraîner vers le miroir : « Faut que tu te magnes, surtout qu'y'a du boulot, regarde ! ». Je compris alors ma méprise de la veille. La brune entrevue dans ma chambre n'était autre que moi. Si je m'attendais ! Environ 1,75 m, visage lisse, crinière ondulée, bouche pulpeuse, petit nez mutin agrémenté d'un diamant sur une narine, grands yeux d'un bleu limpide, mains fines aux griffes vernissées de rose fuchsia pailleté.

Je fus rassurée de la voir enfin bouche bée face à son reflet dans le miroir.

Je déclinai l'offre d'Iris de m'aider à m'habiller tant j'avais hâte de me retrouver seule avec la fabuleuse moi-même que j'étais devenue. J'ôtai le peignoir pour tomber en admiration devant la sculpturale silhouette hâlée que me présentait le miroir, incrédule devant une fermeté des chairs surréaliste. Je n'eus pas le temps d'en pleurer de bonheur car on me réclamait au rez-de-chaussée : « Kris-tal ! Kris-tal ! Kris-tal ! » On ne peut pas dire que mon nouveau prénom me plaisait, mais qu'importait ce détail comparé au bonheur de se savoir irrésistible !

Constatant que tout roulait comme sur des roulettes, je conviai mes collègues à trinquer au succès de notre nouveau produit.

J'étais favorablement impressionnée par la prestation de l'agence jusqu'au moment où j'explorai le dressing, m'attendant à y trouver robes droites sobres, tailleurs à la coupe impeccable et pantalons à pinces au chic classique. Or, il semblait que l'agence et moi n'avions pas les mêmes critères en matière d'élégance, à en juger par la panoplie de shorts moulants, de brassières ajourées et de chaussures aux talons exagérément hauts qu'on m'avait fournis. Le tout était de couleurs vives fluorescentes agrémentées d'une profusion de strass, sequins et autres clinquantes breloques. Quant aux matières, il s'agissait de simili cuir, dentelle, latex et satin. Nul sous-vêtement, hors mis un assortiment de strings. Le pire était que toute la garde-robe était de taille 36 alors que mes nouvelles mensurations —autour de 110-65-120— eussent mérité un bon 44. N'ayant pas le choix, j'enfilai un mini short rose en m'extasiant sur l'extensibilité du lycra, et une brassière qui avait peine à contenir une opulence que j'eus aimée plus modeste.

Tout en sirotant, nous nous émerveillâmes de la plastique de la cliente et nous félicitâmes d'avoir choisi un style vestimentaire en harmonie avec son nouveau profil.

Quand j'arrivai sur la terrasse, ficelée comme un rôti, un jeune primate à moitié nu, le front ceint d'un ruban fleuri, fonça sur moi et m'embrassa à pleine bouche, suscitant la désapprobation : « Dégage, c'est moi qui l'ai vue preumsss !

— C'est quoi cette animalitude, mec ?

— T'as même pas vu comment c'est une manipuleuse !

— Ouah, la jalouuuuu-se, j'y crois pas !

— Vas-y, t'as qu'à la pécho, je m'en bats les c...s ! »

L'avions-nous suffisamment conditionnée ?

Lorsque celle qu'ils appelaient la *bookeuse* m'apprit que je devrais occuper mes soirées à servir des mojitos en tortillant du popotin dans un bar *hype* de Sunset boulevard, je m'insurgeai : « Non mais allô, quoi ! Avec ce que j'ai raqué, y ferait beau voir que j'aie faire la boniche dans un troquet ! »

Peut-être en avions-nous fait trop. Ou pas assez.

Le primate enturbanné m'agressa : « Oh, la meuf, c'est pas passque t'es bien gaulée que tu vas pas bosser comme les autres ! Arrête de faire ta distinguée ou chais pas quoi !

— Distingué toi-même ! Que je sache j'ai encore le livre arbitre de ma *life* !

— Ferme ta grande bouche. T'as un demi-cerveau, me parle plus, s'te plaît ! »

Je réalisai soudain que non seulement j'avais abandonné l'imparfait du subjonctif, mais je parlais une langue étrange, sinon étrangère. Cerise sur le pompon —tiens, qu'est-ce que je disais !—, il me venait des envies de meurtre.

Aïe, le ton montait. Je priai pour que cela ne dégénérait pas.

Si le décérébré qui me prenait pour un jambon s'était contenté de me chauffer, j'aurais peut-être pu négocier un protocole de cohabitation paisible. Mais quand il posa une main sur mon sein droit et l'autre sur ma fesse gauche en déclarant : « Hey, meuf, chuis hyper motivated pour couper la chèvre en deux : tu t'esscuses et on s'met ensemble ! », il faut croire que mes

anciens réflexes de fille moche —et libre— se rappelèrent à moi, car je lui envoyai un coup de genou dans l'entrejambe qui le terrassa : « Moi, chuis hyper motivé pour foutre le camp de cette pétaudière! »

Une demande de rapatriement d'urgence lors du lancement d'un produit était inacceptable pour ma hiérarchie, dont je subis les foudres : « On n'envoie pas une des fondatrices du mouvement des « Chiennes de garde » dans ce genre de télé réalité, enfin !

— Elle voulait faire la belle...

— La belle, certes, pas la bête ! »

La formule « Voyage dans la peau de l'autre » ne connut pas d'autre expérimentation. Quant à moi, installée à mon compte aux confins du Quercy, j'organise à présent des voyages spirituels à base de méditations et de boissons fermentées.

1 501 mots

